

Résumés

Stéphanie BÉLIGON et Valérie BOURDIER

Cette contribution se donne pour objectif d'examiner le prédicat *feel* et ses particularités sémantiques. *Feel* est originellement lié à l'origine au toucher et conserve, encore aujourd'hui, cette signification physiologique. Malgré tout, il possède de nombreuses autres acceptions et peut ainsi être défini comme « To perceive, be conscious » par les sens, que ce soit celui du toucher ou non, ou encore par « To be conscious of (a subjective fact); to be the subject of, experience (a sensation, emotion), entertain (a conviction) » (*Oxford English Dictionary*). *Feel* renvoie donc aux sensations, aux émotions et sentiments, et à la pensée (« think or believe that something is the case », *Oxford Advanced Learner's Dictionary*).

Certaines significations sont liées à la perception tactile, d'autres à une perception dont les récepteurs sont difficiles à identifier ; d'autres sens, enfin, renvoient à un acte intellectuel. Est-il possible de dégager un invariant à tous ses emplois ou a-t-on plutôt affaire à un gradient qui permettrait de passer d'un sens à l'autre ? L'idée originelle de toucher a-t-elle complètement disparu des significations les plus abstraites ? Que traduit cette origine de la conceptualisation des sentiments, des émotions et de la pensée ?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuyons sur des exemples authentiques tirés du *Corpus of Contemporary American English* et du Web. Ceux-ci nous conduisent à examiner les collocations formées, les contextes d'apparition du verbe et à comparer, notamment *feel* et des constructions ou formulations qui paraissent proches sémantiquement (*feel* + adjectif et *be* + adjectif ; *feel* + nom et *have a/the feeling of* ; *feel* + adjectif et *feel* + nom).

Nous chercherons à démontrer que le système de l'anglais permet de mettre en évidence l'unité des sensations, sentiments et pensées.

Renaud CAZALBOU

Le « s » adverbial est défini comme l'ajout d'un élément non étymologique, marqueur de la catégorie adverbiale. Il s'agit donc d'une modification du signifiant qui répond au principe d'analogie. Cependant, on peut se demander si, au-delà de la simple constitution d'une classe morphologique, on n'est pas face à un nouveau cas de motivation du signe. En effet, le « s » final, en français comme en espagnol est, avant tout, la marque d'une pluralité. Dès lors, ce sont ces liens établis entre pluriel et adverbe que l'on se propose, en un premier temps, d'étudier. Mais il y a plus : l'espagnol s'est doté de locutions adverbiales qui adoptent la forme de féminins pluriels comme *a escondidas*, *a hurtadillas* ; sur le même patron, le français a à *reculons*, à *croupeton*, à *genouillons*... Qu'il s'agisse, comme on l'explique habituellement, de formes doublement marquées, ne saurait résoudre la question posée : qu'il s'agisse de morphèmes de féminin ou d'augmentatif associés à un morphème de pluriel ou de tout autre chose, les signifiants donnent à voir des convergences qu'il convient d'analyser. On se consacrera tout particulièrement à ces liens subtils tissés entre féminin et adverbe que les deux langues exploitent à profusion : n'est-il pas pour le moins surprenant que l'espagnol *a escondidas* ait pour correspondant français *en cachette* ou *a ciegas*, à *l'aveuglette* ? Les convergences sémiologiques ainsi mises au jour permettront sans doute de porter un autre regard sur une partie de discours assez peu considérée : l'adverbe.

Sonia FOURNET-PÉROT

Nous entendons ici confronter, dans une perspective pragmatique, figement formel et variation modale, en choisissant comme objet d'étude la matière proverbiale espagnole. Le signifiant des proverbes, souvent considéré comme figé, admet de menues altérations dues aux rajeunissements linguistiques et à la transmission orale. La question est de savoir si ces modifications formelles peuvent servir l'intention communicative de l'énonciateur en affectant le mode et, plus particulièrement dans le cadre de ce travail, le mode de la proposition subordonnée relative. Cette analyse, en langue puis en discours, de la possibilité d'une alternance subjonctif / indicatif s'appuiera sur trois recueils contemporains : le *Diccionario de refranes* (Junceda 1999), le *Diccionario de refranes* (Etxabe 2012) et le *Refranero multilingüe* (Sevilla Muñoz, Zurdo Ruiz-Ayúcar 2013), ainsi que sur des

contextualisations des occurrences relevées au sein de supports concomitants.

Justino GRACIA BARRÓN

Le verbe et les fonctions qu'il propose à la forme pronominale ont été souvent étudiés et ce sous différents angles – synchronie, en diachronie, dans ses variantes topolectales, sociolectales. Les caractéristiques sémantiques de l'antécédent ('personne'/'non-personne'; 'animé'/'non-animé'; 'comptable'/'non-comptable'...) ont été convoquées (Francisco García González, Flora Klein-Andreu, etc.) pour expliquer tel ou tel fonctionnement ou pour définir telle ou telle isoglosse. La forme pronominale quant à elle, – indispensable, puisque elle signe l'emploi éventuellement "transgressif" – n'a été étudiée que pour délimiter les zones d'expansion de tel ou tel fonctionnement (on affirme ainsi que le *laísmo* est purement centro-péninsulaire, ainsi que le *loísmo*), pour élucider les origines du *leísmo* dans sa relation avec la période de l'apocope extrême ou dans le contact entre langues, pour l'attribution d'une valeur sociale à tel ou tel écart pronominal, mais jamais en elle-même et pour elle-même ; jamais on ne s'est posé la question de savoir ce que le pronom apportait à chacun de ces fonctionnements dits "irréguliers", ni celle de savoir ce que l'apparition de *le* pour pronominaliser un COD, ou celle de *la* pour un COI, dévoilaient du contenu notionnel des formes pronominales elles-mêmes.

Michäel GRÉGOIRE

Le postulat radical d'une indissociation du signifiant et du signifié pose question en première approximation dans des cas où une analogie morphologique n'est pas rendue par une analogie sémantique. On relève même parfois au gré des lectures ou de l'observation du lexique un rapport antonymique entre deux paronymes. Face à des situations de ce type, nous avons échafaudé récemment un cadre théorique qui propose deux alternatives si l'on souhaite conserver les postulats de l'unicité et de la consubstantialité du signe : (i) sur le plan conceptuel, remonter à un degré d'abstraction supérieur pour tenter d'établir un signifié, voire un pré-signifié cognitivement englobant, (ii) sur le plan formel, explorer les aptitudes du signifiant à être *conçu* et exploité différemment en fonction des énoncés. Selon nous, les deux démarches peuvent s'avérer valides ou complémentaires en fonction des cas :

– En cas de paronymie co-référentielle, il convient d’identifier la zone non analogue afin de chercher à y rattacher un champ notionnel propre à chaque signifiant.

– En cas de paronymie poly-référentielle, on peut partir en quête des traits pré-signifiants iconiquement sollicités pour l’expression de chaque sens.

– En cas de paronymie énantiosémique, il incombe de mettre en lumière la capacité du concept pré-sémantique à se décliner en un sens et en son contraire après démonstration de ce que les deux paronymes font bien partie de la même structure morpho-conceptuelle.

Nous nommons ce protocole méthodologique la « Théorie de la Saillance Submorphologique » (Grégoire 2012a, 2012b, 2013a, 2013b) dans la mesure où nous postulons que chaque mot est créé métonymiquement par sollicitation d’un seul trait de son signifiant (dit *saillant*), d’une part, et que *de facto* plusieurs autres traits sont susceptibles d’être exploités dans le cadre de remotivations ultérieures, d’autre part.

Sylvie HANCIL

Il est un fait établi depuis longtemps que la forme *be + -ing* est employée comme marqueur de langue familière (voir, entre autres, van der Laan (1922), Goedsche (1932), Strang (1982), Wright (1995)). Nombreux sont les linguistes qui ont étudié le phénomène dans la comédie en prose et dans la correspondance privée à la fin de la période de l’anglais moderne mais aucune étude n’a encore été faite pour cette période dans le cadre de conversations appartenant à d’autres genres. Le Corpus des Dialogues Anglais permet de mener à bien cette entreprise pour le début du dix-huitième siècle et offre au chercheur la possibilité de travailler dans cinq genres différents (comédie, fiction, manuels, procès et dépositions de témoins).

Le but de cette étude est d’examiner l’évolution sémantique de la périphrase en s’intéressant aux valeurs subjectives de la construction dans les deux dernières périodes du Corpus des Dialogues Anglais jusqu’en 1760, en s’appuyant sur la classification des marqueurs de point de vue de Biber et al. (2002). L’hypothèse de Fitzmaurice (2004), selon laquelle l’interprétation subjective est liée à l’utilisation de la périphrase avec des verbes cognitifs à la première ou deuxième personne, en présence d’adverbes de renforcement, dans des propositions principales au présent est testée. Les résultats indiquent qu’il est nécessaire de réviser cette hypothèse. On sera également

amené à tester le gradient de la subjectivité de Traugott et Dasher (2002) et on montrera comment la forme *be + -ing* a diachroniquement évolué selon ce gradient au début du dix-huitième siècle selon la catégorie du dialogue.

Aura LEMUS

Depuis l'apparition de la 23^e édition du dictionnaire de la *Real Academia Española* où figure désormais le vocable *estadounidismo*, il devient de plus en plus pertinent de s'interroger sur le statut et la compatibilité dans le système des variations que l'on connaissait auparavant comme faisant partie du *spanglish*. Cet article s'intéresse à l'un de ces *estadounidismos*, la structure *te llamo para atrás*. Dans un cadre théorique neo-guillaumien, à travers l'observation des mécanismes de signification sous-jacents dans cette structure, je tenterai de répondre à la question posée par beaucoup : « ¿Qué significa *te llamo para atrás*? ».

Yves MACCHI

Sous des dehors ludiques, cette *gregería* de Gómez de la Serna invite à réfléchir sérieusement au paradoxe suivant : tout signifiant, même pluri-syllabique, n'est en discours qu'un éclair phonologique *instantané*. Quelques fragments de seconde suffisent au récepteur d'une phrase pour le percevoir et en appréhender le sens en contexte.

Or, il n'est pas rare aujourd'hui de voir le sémanticien mobiliser des centaines de concepts et des milliers de phrases pour rendre raison des capacités sémantiques *d'un seul* vocable ! Qu'il faille mettre en œuvre une logistique aussi lourde pour théoriser une unité qui livre *instantanément* son sens en toute phrase à tout sujet de langage, n'est-ce pas paradoxal ? Une telle débauche de moyens, qui aboutit à *complexifier* ce qui à tout locuteur semble pourtant *simple* et immédiat, n'est-elle pas le signe d'un fourvoiement théorique ?

Prenant le contrepied d'une telle hypertrophie, la linguistique du signifiant inaugurée par le groupe MoLaChe pose deux principes essentiels d'économie, capables de rendre raison de l'instantanéité de la genèse du sens :

- à un signifiant donné correspond un et un seul signifié, invariant en tout contexte, et dépourvu de la moindre plasticité;
- ce signifié est en tout vocable un mécanisme de pensée simple et abstrait, d'une haute généralité, compatible avec une infinité de visées

référentielles singulières, et qu'il convient de déceler sous le foisonnement infini des effets de sens en discours.

Armé de ces principes, j'analyse le substantif espagnol *pie* et je tente de construire (par une approche chronosémantique de la phrase) une représentation théorique aussi dépouillée que possible de son signifié. Je vérifie ensuite si ce monosyllabe, dont le signifiant décourage *a priori* toute tentative de décomposition, est réellement un primitif sémiotique inanalysable ou bien si, au contraire, son signifiant recèle des indices évocateurs de son signifié.

Stéphane PAGÈS

Il s'agit de questionner la motivation du signe à travers l'approche cognématique élaborée par le linguiste angliciste guillaumien et cognitiviste, Didier Bottineau, explorée par Gilles Luquet à travers deux articles : « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol »¹ et « Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique »².

Il s'agit en fait de rendre compte d'une étude inédite d'HDR consacrée à l'approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole. Concrètement, il a été question d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : qu'il s'agisse de [a] comme simple relateur, comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet ou encore du [a] en tant que formant vocalique des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, au verbe et à l'adverbe, sans oublier le système des déictiques. Pour l'essentiel, cette étude a tenté de porter un regard nouveau sur des faits de langue qui ont été jusqu'alors largement décrits et théorisés et de questionner les fondements d'une telle approche qui relance l'hypothèse d'une origine phonosémantique du langage, hypothèse féconde qui permet une application originale ainsi qu'un approfondissement de la linguistique du signifiant.

-
1. Dans Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 73-85.
 2. Dans Nicole Delbecque, Marie-France Delpont et Daniel Michaud Maturana (éds.), *Du signifiant minimal aux textes. Etudes de linguistique ibéro-romane*, Limoges, éditions Lambert-Lucas, 2013, p. 73-83 (actes du 13^e colloque de linguistique ibéro-romane, Louvain, 2010).

Marisol SICOT-DOMÍNGUEZ

Compte tenu de la diversité des points de vue adoptés pour la description et la classification des processus évolutifs de changement linguistique, appelés *figement*, *lexicalisation*, *grammaticalisation* et *dégrammaticalisation*, ce travail tente d'identifier les mécanismes mis en œuvre par les locuteurs dans la création des nouvelles formes d'expression qui en résultent. Partant de l'observation de quelques énoncés, on constate que la mise en œuvre de certains mécanismes, morphosyntaxiques et sémantiques dans le parcours évolutif de chaque unité entraîne la création d'un nouveau signe linguistique. Un signe dont le signifié se trouve modifié par les transformations de son signifiant et qui, une fois actualisé en discours, sera susceptible d'être employé dans des contextes syntaxiques et/ou sémantiques interdits à l'unité linguistique dont il est issu. On essaie donc de démontrer que, contrairement aux idées reçues, on ne peut considérer les unités affectées par ces changements comme des signes ayant perdu une partie ou la totalité de leur contenu de représentation, du moment qu'il est possible de percevoir leur signifié dans la combinatoire qui intègre leur signifiant.

Francis TOLLIS

Un inventaire récent portant sur l'histoire du phonosymbolisme depuis 1900 mentionnait cinquante-huit ouvrages et quarante auteurs, qui vont de l'Antiquité à nos jours. Même si les Français y sont apparemment minoritaires et si leur proportion y apparaît en constante diminution avec le temps, ceux qui connaissent le livre intitulé *Contre l'arbitraire du signe*, paru à Paris chez Didier-Érudition en 1983, pourront s'étonner de ne pas y voir figurer le nom de son auteur, Maurice Toussaint.

C'est cet oubli involontaire qui est à l'origine de la présente contribution. On n'exposera pas ici les grands traits de la théorie linguistique originale qu'il n'a cessé de peaufiner jusqu'à sa disparition, voici quatre ans, et qu'il a finalement désignée comme *neurosémanique épistémique*, sur la base d'un postulat corticocérébral. On essaiera seulement de montrer, même très synthétiquement la manière dont, contre le credo structuraliste de l'arbitrarité du signe, il aborde la dimension phonique du langage et le rôle qu'il lui accorde.

Pour cela, on rappellera les partis pris théoriques de Toussaint, sa façon d'admettre l'« inscription corporelle » du signifiant et, finalement, de le revisiter.